

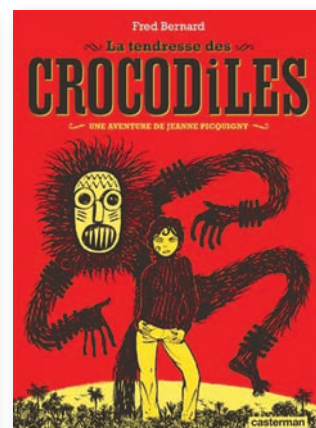
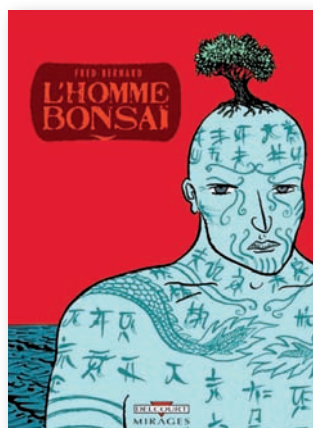
Quand Fred Bernard s'en va-t-en BD

ESSAI D'ENQUÊTE SUR L'HOMME-BONSAÏ

Auteur d'albums jeunesse, Fred Bernard a plusieurs vies. L'une d'elles l'a mené vers la bande dessinée pour adultes où son œuvre se déploie avec une étonnante liberté. Curieusement, certains des héros imaginés pour ses albums jeunesse l'accompagnent dans cette autre vie. Qu'en disent l'auteur et son éditeur chez Delcourt, Grégoire Seguin ?



Autoportrait de Fred Bernard sur sa page Facebook.





↑ ↓ ↗

Fred Bernard: L'Homme-Bonsai.
Couleur Delphine Chedru,
Delcourt, 2009 (Mirages).



C'est entendu : François Roca dessine, Fred Bernard écrit. Pourtant, la première passion de Fred Bernard est le dessin, un dessin qui raconte. Alors, quand il n'écrit pas des histoires qu'il confiera au talent de François Roca ou à celui d'Émile Bravo (*On nous a coupé des ailes*, Albin Michel 2014), de Jean-François Martin (*Le Grand match*, Albin Michel 2015) ou de Gwendal Le Bec (*Monsieur Moïsange*, Albin Michel 2015), Fred Bernard s'échappe. Il pousse alors ses crayons du côté de la bande dessinée adulte. Écrivain jeunesse en double fugue, de son public et de son emploi, Fred Bernard a par deux fois emporté dans cet autre territoire des personnages de ses albums jeunesse : *Jeanne Picquigny* et *L'Homme-Bonsaï*.

Si on le sent sous le charme de Jeanne Picquigny, personnage féminin irréductible à 40 pages (sa série BD en compte 1520 à ce jour !) et aux tableaux sophistiqués de François Roca, agrémenté au fil des albums d'une descendance qui permet à son auteur de faire des incursions dans le XXI^e siècle (Roca et son début de XX^e siècle ayant tourné le dos), *L'Homme-Bonsaï* semble, lui, d'une tout autre nature.



CE QU'EN DIT FRED BERNARD

Nous sommes le 7 juin 2016 ; à la Bibliothèque Nelson Mandela de Vitry-sur-Seine.

*Fred Bernard est invité à parler de son travail à des jeunes collégiens. Au détour des questions et des réponses, *L'Homme-Bonsaï* surgit soudain dans l'échange :*

« C'est rare que ça arrive, mais un de nos albums est né d'une histoire que j'ai rêvée... On était en train de réfléchir à une aventure de pirates, mais on n'avait pas envie d'une histoire classique qui se passe aux Caraïbes. On se disait que situer l'histoire en mer de Chine, là où les pirates européens rencontraient les pirates chinois, pouvait être un premier décalage intéressant. Une rencontre entre une jonque chinoise et un classique bateau malouin, ça nous plaisait bien. À ce moment-là, dans ma vie, j'avais un copain qui était très malade. Son traitement lui avait fait perdre tous ses cheveux et il était pâle, épuisé. Une nuit, j'ai fait un cauchemar : je sentais qu'il y avait sur mon crâne quelque chose qui me grattait. Je me levais et, devant le miroir de ma salle de bain, je découvrais deux petites feuilles qui pointaient sur le sommet de ma tête. Comme du lierre, ou de la glycine, qui poussait à vue d'œil. Impossible de l'arracher : ses racines enserraient mon crâne tout entier. À force de tirer pour l'enlever, tous mes cheveux me restaient dans les mains et tombaient dans le lavabo. Mes sourcils aussi. C'est à ce moment-là que je me suis réveillé, assez bouleversé parce que je savais bien que ce cauchemar était lié à mon ami malade que j'avais vu la veille.

Le lendemain j'ai appelé François pour lui dire que j'avais trouvé une idée pour notre histoire de pirates.

— Cet arbre peut le tuer ou le rendre invincible. Et la rencontre avec le Chinois qui sait tailler le bonsaï va lui donner une force incroyable.

François avait peur qu'il ait l'air ridicule avec son arbre sur la tête ! Alors je lui ai fait des petits croquis pour le convaincre, j'ai imaginé ses tatouages de dragons et de poèmes guerriers en idéogrammes chinois. C'est grâce à ce copain malade et à ce cauchemar que *L'Homme-Bonsaï* est né. »

**Fugue vers l'image,
fugue vers les
adultes,
fugue vers l'opulence
des formats.**

Ainsi, plus qu'à un travail d'élaboration romanesque, l'Homme-Bonsaï ressemble à une rencontre et c'est par un dessin de Fred qu'il commence son existence...

Lors de notre interview croisé, Fred confirme la place à part tenue par cet Homme-Bonsaï dans la galerie des personnages inventés par le duo.

« À partir de 2001 et du succès de *Jésus Betz*, il a fallu que je fasse attention à ne pas me laisser enfermer dans une carrière d'auteur de textes et la BD adulte a été ma réponse à cette crainte. Je l'ai fait pour Jeanne et pour l'Homme-Bonsaï. Et, pour lui, même après le roman graphique, ce n'est pas encore une histoire que j'ai épuisée. »

Parlant de la difficulté à boucler des histoires amples dans d'aussi petits formats (celui-là comptait 40 pages), Fred évoque à nouveau ses romans graphiques. « Nos fins d'albums sont parfois porteuses de cette difficulté. C'est sans doute pour ça que j'aime bien aller vers les romans graphiques où là j'ai une plus grande liberté de format. Je ne pouvais pas en rester là avec L'Homme-Bonsaï. »

La fugue devient donc triple : fugue vers l'image, fugue vers les adultes, fugue vers l'opulence des formats.

QU'EN DIT SON ÉDITEUR

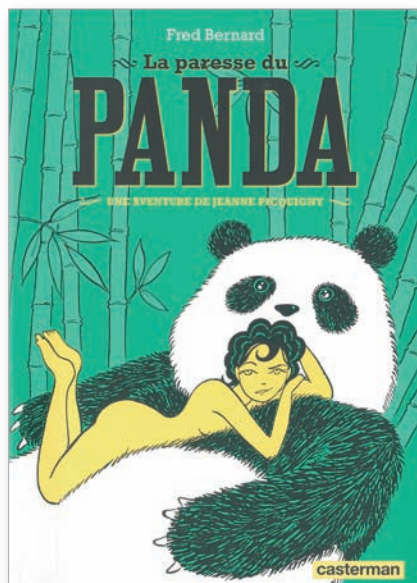
Grégoire Seguin, lui, est l'éditeur de Fred Bernard chez Delcourt. Longtemps libraire spécialisé BD, il dirige aujourd'hui la collection Mirages, où il a accueilli L'Homme-Bonsaï. Que dit-il de cette fugue ?

« Fred a des univers très forts, riches, un peu fous sans doute, pleins de ses préoccupations d'adultes, qu'il mûrit longtemps. Rien d'étonnant à ce qu'un album jeunesse ne puisse pas lui suffire. Mais quand vous dites qu'il quitte le public jeunesse, je ne dirais pas tout à fait ça. Je trouve au contraire qu'il l'accompagne dans son grandissement. Il y a d'ailleurs six ans d'écart entre ces deux publications.

L'Homme-Bonsaï est un récit initiatique, fait de multiples initiations : sexuelle, apprentissage de la vie avec l'autre différent, la question de la longévité... Tout cela va vers le monde des adultes. Pour que ça entre dans un album jeunesse, cela suppose une assez forte autocensure. C'est avec ce désir de liberté qu'il est venu nous voir du côté de la BD adulte, cette envie d'exploiter cet univers, ne pas le laisser en jachère. C'est un lent murissement qui amène à l'album BD, et cet album BD n'arrive pas par hasard. On retrouve ça dans la série « Jeanne Picquigny » qui est, elle, comme un Corto Maltèse au féminin. Et je suis convaincu que Jeanne Picquigny, c'est lui ! Et puisque, pour cette série, il travaille en noir et blanc, il a encore moins de limites en nombre de pages.

Vous connaissiez l'univers de Roca et Bernard avant de devenir l'éditeur de Fred Bernard côté BD ?

En tant que libraire, je suivais leur travail depuis le début mais c'est surtout *Le Train Jaune* qui m'a fasciné. La séduction s'est faite par les images bien sûr, qui sont un efficace appât, mais aussi par l'imaginaire de Fred, que j'ai trouvé d'une grande richesse.



Une aventure de Jeanne Picquigny. t.5.
La Paresse du panda, Casterman,
2016.



Fred Bernard : L'Homme-Bonsai.
Couleur Delphine Chédru,
Delcourt, 2009 (Mirages).



→

Fred Bernard : *L'Homme-Bonsaï*.
Couleur Delphine Chédru,
Delcourt, 2009 (Mirages).



Quand on compare l'album jeunesse et le roman graphique de *L'Homme-Bonsaï*, on est frappé par leur gémellité. Autant Jeanne Picquigny (et sa descendance) est ouverte à toutes les aventures, autant *L'Homme-Bonsaï* ressemble à un mythe constitué, presque statufié.

Quand nous avons travaillé sur le roman graphique, nous ne nous sommes pas du tout préoccupés de l'album jeunesse. Pour nous c'était un nouveau projet, totalement vierge. Même si leurs chemins sont parallèles, le roman graphique est plein de digressions. Tout ce qu'il y avait entre les lignes de l'album jeunesse a été développé grâce au format de la BD et grâce au public ciblé. Ici, l'univers n'a plus aucune raison de se restreindre. On avait décidé que ce serait de la couleur, pour que ce soit un peu plus grand public. La couleur reste un élément séduisant, pour le public en général et pas spécialement jeunesse. C'est d'ailleurs lui qui a tenu à ajouter des croquis de voyage à la fin de l'album, croquis qu'il avait prêtés à la coloriste, Delphine Chédru, pour lui donner des éléments d'ambiance.

Que savez-vous des lecteurs de Fred Bernard bédéiste, et cette question s'adresse autant au libraire qu'à l'éditeur que vous êtes ?

Sans aucune hésitation, c'est un lectorat essentiellement féminin. C'est une sensibilité qui correspond bien aux lectrices, y compris pour *L'Homme-Bonsaï*. C'est une des caractéristiques du roman graphique, vers lequel le public masculin va moins facilement. Sans «genrer» toutes les lectures à l'excès, les hommes restent dans les canons plus classiques de la bande dessinée : un album cartonné, une couverture colorée et brillante, de la couleur... Le public féminin est beaucoup plus ouvert à tout ce qui s'invente en bande dessinée. Marjane Satrapi en est le meilleur exemple et Mirages, la collection dont je m'occupe, se doit d'être «fémino-compatible». Il est très



←

Fred Bernard : *L'Homme-Bonsaï*.
Couleur Delphine Chédru,
Delcourt, 2009 (Mirages).

rare que l'on déroge à cette règle. L'érotisation, très présente dans ces deux univers BD de Fred, participe de ça. Le sujet « sexe », que vous trouvez dans tous les magazines féminins, n'existe quasiment pas dans les magazines pour hommes. En tant qu'auteur jeunesse, il s'est aussi beaucoup adressé aux femmes qui sont les principales acheteuses des livres de leurs enfants. D'une certaine façon, il s'adresse au même public mais à une autre facette de leur personne. Il passe des femmes mamans aux femmes lectrices. Cosey aussi est un auteur qui a un fort lectorat féminin.

La fin de *L'Homme-Bonsaï* est assez mystérieuse. Elle est dans l'album mais l'est tout autant dans le roman graphique. Le capitaine se félicite de n'avoir pas reçu une graine d'arbre sur la tête : « Les mauvaises graines s'attaquent aux matelots. Pas aux capitaines. »

C'est une sentence plus qu'une question. Le capitaine a le devoir de ne pas divaguer. Le couvre-chef (au sens littéral) protège mais oblige aussi. Cette conclusion n'est pas forcément en contradiction avec la philosophie de Fred Bernard. Comme pour Pratt, dont on peut dire qu'il est pour la liberté, la libre pensée, il y a une admiration pour l'armée et les faits de guerre qui est troublante. Fred n'est pas très loin de ça : la liberté ne s'apprécie que par rapport à un monde de contraintes. La liberté est quelque chose qui se gagne. Mais le capitaine doit mener tout le monde ; il sacrifie sa liberté et ainsi la permet aux autres. *L'Homme-Bonsaï* est un homme nature, qui, au lieu de laisser sortir de sa tête des idées, de l'intellect, laisse en jaillir la nature. Le bonsaï transforme cet homme en être supranaturel. L'énergie de la nature et l'énergie de la raison sont en opposition.

L'Homme-Bonsaï est un personnage très ambivalent. Dans la puissance et dans la souffrance. Et le vieux Chinois est indissociable de son destin...



L'Homme-Bonsaï est un personnage miroir, qui appartient au monde du mythe. En domptant son arbre, le Chinois le retient à l'humanité, retarde son basculement vers le monde végétal. C'est aussi à cela que sert le personnage féminin et son sacrifice dans le roman graphique. Le Chinois lui permet de vivre des émotions humaines. Puis il devient une certaine forme de Golem. *La Fille du samouraï* fait aussi partie de cet univers et pour elle aussi, j'ai le sentiment que Fred Bernard y reviendra par la bande dessinée un jour. On n'a pas fini de travailler ensemble... Fred est quelqu'un qui a beaucoup d'envies.

Votre prochain projet avec lui ?

Cette fois, il sera le dessinateur d'un scénario de Catherine Grive, une romancière qu'il connaît bien. C'est un album qui sortira au printemps 2017, pour l'anniversaire de l'entrée en guerre des États-Unis. C'est l'histoire des *Gold star mothers*, ces mères des soldats morts en héros qui prennent le bateau en 1924 pour visiter les cimetières militaires américains en France. La traversée va être l'élément le plus important du récit. Il y a toujours des voyages dans les projets de Fred. Pour moi, il fait résolument partie de la famille des écrivains voyageurs. »

LE MOT DE LA FIN

2003, 2009, treize ans après l'album jeunesse, sept ans après le roman graphique, comment Fred Bernard regarde-t-il cet étrange arbre surgi de son cerveau qu'il ne parvient pas à épuiser ?

« Il y a dans cet univers des passages que j'aurais aimé étendre encore plus mais j'avais une pagination précise que je ne pouvais pas dépasser. J'aurais bien fait durer la traversée avec le capitaine, quand le jeune potier est le souffredouleur de l'équipage. Et aussi quand il est sur l'île. C'est pour ça que je me dis que je le reprendrai un jour, quand je n'aurai plus d'idée... Pour faire la BD, je suis reparti du texte seul de l'album jeunesse, de ses mots. Mais j'ai conservé tout ce sur quoi nous nous étions mis d'accord avec François. Nous avons eu beaucoup de discussions sur la couleur du personnage. Pour François il était en couleur chair, moi je le voulais blanchâtre, cadavérique quand les Chinois le récupèrent. Presque zombie, même s'il est fort et vivant. François trouvait ça horrible et on aurait effrayé nos lecteurs ! Quand nous avons travaillé avec Delphine, le blanc ne marchait pas non plus. Mais ça fonctionnait en bleuté. C'est la principale différence entre les deux versions du personnage.

Mais ce personnage, que représente-t-il pour toi ?

Il condense la plupart de mes passions et de mes questionnements. C'est pour ça qu'il est aussi dense. La grande aventure, le voyage, la notion de temps qui passe, les rapports de force entre les êtres humains. Le non-sens de la violence aussi, le côté vain de la puissance qu'il obtient, et qui n'aboutit à rien. Ce sont des thèmes qui se retrouvent par bribes un peu partout dans mon travail mais le destin de cet homme les cristallise tous. Ça fait aussi référence à tellement de romans que j'ai adorés : un peu Robinson, un peu de *L'Île au trésor*, un peu de super-héros, un peu de relation amoureuse (ce que l'on voit assez peu dans

les romans d'aventure classiques)... Il est plein comme un œuf, mais c'est un œuf qui pourrait encore grandir.

Et cette fin mystérieuse?

C'est une fin à tiroirs. À la fois une parole élitiste qui fonctionne dans la bouche du capitaine (et dont je ne suis pas forcément solidaire) et à la fois cette casquette qui l'a sauvé des dangers de l'arbre, juste cette casquette. Les deux matelots, eux, sont têtes nues et d'ailleurs, avant de commencer son récit, l'arbre leur demande de partir car il a bien vu que, sans casquette, ils sont en danger... Le capitaine, en voulant les garder avec lui en tant que témoins, les condamne.



Amédée le potier et Jeanne Picquigny, empruntée à *Jeanne et le Mokélé* (où il y a aussi un arbre extraordinaire d'ailleurs) semblent occuper des places très différentes dans ton imaginaire...

Grégoire n'est pas le seul à dire que Jeanne Picquigny c'est moi et je crois bien que c'est vrai! Dans sa petite caboche, je peux placer toutes mes réflexions personnelles. Ce qu'elle espère de la vie, ce sont mes espoirs à moi. Elle fait comme elle peut, elle ne s'en sort pas mal, même si elle ne fait pas toujours confiance aux bonnes personnes. Elle a si envie de bien s'entourer, c'est très moi ça!» ●

Propos recueillis par Marie Lallouet.



Une aventure de Jeanne Picquigny. t.1 :
La Tendresse des crocodiles, Seuil,
2003 / Casterman, 2012.

